

# LES ÉTAGES, 1921

---

*Aimée Bigallet*

**L'**HIVER 1921-1922 A ÉTÉ RIGOUREUX, surtout à partir du 1<sup>er</sup> janvier. En particulier, il a été long. Dans la semaine du 29 janvier au 4 février, la tourmente a sévi à plusieurs reprises. Elle a soufflé avec une violence inouïe: plancher, table, vaisselle, tout tremblait chez moi et je pouvais à peine écrire. Février a été plus doux et plus clément. Le temps redevient mauvais en mars. Il a neigé quatorze jours sur trente et un et la table à neige a indiqué une épaisseur d'environ un mètre. Avril a très mal débuté. Une avalanche a barré le Vénéon, qui a été tari un instant, puis a grossi beaucoup et s'est frayé un passage par-dessous. Le 3, où le temps s'est radouci, les avalanches descendent de tous côtés. Le 4, l'une d'elles a provoqué un déplacement d'air violent qui a ouvert plusieurs portes; les murs sont tout maculés de plaques de neige projetées contre les maisons. La tourmente s'est encore produite chaque soir, les 4, 5, 6 avril. Le garde forestier de Saint-Christophe et un habitant du village ont été retenus aux Étages du 2 au 7, tant le chemin jusqu'à Champhorent était dangereux à cause des avalanches qui y dégringolaient sans cesse. C'est seulement à partir du 4 mai que l'hiver commence à décliner.

La neige a donc duré aux Étages quatre mois et demi cet hiver. Son épaisseur a atteint fréquemment trois mètres près des maisons, à cause de la décharge des toits; d'ailleurs, quand la neige n'en descend pas, on les décharge. Cela empêche des accidents: un toit s'est effondré à Saint-

AIMÉE BIGALLET

Christophe. La présence de la neige entrave les communications. La première victime est le téléphone; cette année la tourmente l'a enlevé le 18 novembre et on ne l'a rétabli qu'en juin.

La poste n'est guère mieux partagée. Le facteur ne peut circuler tous les jours. Dans un mauvais hiver comme celui-ci, ses voyages sont très rares. En janvier, il n'est descendu que trois fois à Saint-Christophe. En mars, il n'a pu bouger du 7 au 16, et encore du 30 mars au 12 avril. Dans ces conditions, ses tournées sont un événement. Il ne descend jamais seul; trois ou quatre hommes de la Bérarde, autant des Étages, l'accompagnent; quand toute la bande remonte le lendemain, on se groupe autour d'eux, au coin du pont. Il apporte le courrier, du pain et de l'épicerie au besoin. Mais il est toujours trop chargé (du courrier en retard, des commissions) pour qu'on puisse absolument compter sur lui.

Cependant les gens des Étages, si les avalanches leur interdisent d'aller fréquemment à Saint-Christophe où à la



## LES ÉTAGES

Bérarde, circulent constamment autour du hameau, grâce au ski. Le ski est devenu ici une habitude presque universelle, beaucoup plus qu'à la Bérarde parce que ce hameau a un café où les hommes passent leur temps, tandis que les Étageois, privés de cette distraction, ont trouvé dans le ski un dérivatif; eux aussi d'ailleurs, montés sur leurs skis, vont « s'amuser » à la Bérarde. Seules les vieilles femmes, qui ne font pas de ski, restent complètement bloquées dans les maisons et n'en sortent pas du tout l'hiver. En mai, il y avait ainsi des femmes du hameau que je n'avais encore jamais vues. Mais la jeunesse et les hommes passent leur vie dehors, presque par tous les temps, et leur santé s'en ressent: ils sont « drus » aux Étages, de teint rouge, robustes, sauf les femmes qui, faute de soins, ont presque toutes « gardé quelque chose » de leurs maternités.

Quant aux voitures, il n'en faut pas parler. Ils ont bien de petites charrettes, mais on les démonte l'hiver, faute de place où les mettre. D'ailleurs « la mule » est laissée en pension l'hiver à Saint-Christophe, cette mule qui est la propriété commune de quatre propriétaires: « on a chacun une jambe ».

En mars, un enfant est tombé gravement malade. On ne pouvait songer à faire monter le docteur. Le père est descendu dès qu'il a pu (12 avril), chercher une consultation et des remèdes, mais l'enfant n'a pu être descendu que le 12 mai. Un homme des Étages, mort le mardi 31 janvier, dans une semaine de tourmente, n'a pu être descendu au cimetière, à Saint-Christophe, que le dimanche 5 février. Le cercueil, solidement attaché sur des lattes, fut porté par deux hommes à skis: d'autres accompagnaient pour les relayer. Les femmes, en toilette matinale, étaient rassemblées au coin du pont pour voir partir le cortège. L'impression n'était pas triste.

Lorsque l'occasion se présente de descendre, on se hâte d'en profiter. Après l'attente qui a duré dix, quinze jours, on se

précipite, toujours en bande. On porte les chevreaux à Venosc, on va à la forge et aux provisions.

Le 12 avril, je suis descendue avec deux caravanes de gens de la Bélarde et des Étages. La neige était molle et chacun enfonçait. Deux avalanches énormes, chaotiques, réclamaient, pour être franchies, une véritable petite ascension. Les hommes, devant, faisaient la trace.

Lorsque les communications sont si difficiles, il faut bien s'arranger pour vivre sur soi-même. On fait donc les provisions d'avance, à l'automne, à Bourg-d'Oisans, particulièrement d'épicerie et de pâtes. Puis chaque maison fait cuire, à Venosc, environ deux sacs de pain blanc, pour le cas où on serait malade. On le met à la cave pour mieux le conserver, mais quand on l'en remonte, il tombe souvent tout en miettes. Enfin, en décembre, on cuit pour le pays le pain noir qui fait le fond de l'alimentation.

Avec le pain noir, ils mangent du salé (ils vendent tous leurs chevreaux) et des pommes de terre à peu près tous les jours. On ne fait qu'un seul plat par repas. Les enfants n'ont jamais que du pain sec à leur goûter. Ceux qui se nourrissent le mieux font beaucoup de rissoles et de « pliattes » (sorte de beignet). L'alimentation en eau est assurée par une source située dans le village, à cent mètres de l'école.

Le chauffage est médiocrement assuré. Le hameau a peu de bois, du pin et surtout du bouleau. Les gens sont allés en chercher au mois de février, dans le vallon, et l'ont ramené sur la neige dure. Un bois tout mouillé, qui brûle très mal. Pourtant on ne couche pas dans les écuries, qui sont ici tout à fait séparées de la maison.

Quant au bétail, composé presque exclusivement de chèvres et de moutons, on le sort aussi longtemps que possible pour le mener dans le haut de la montagne, paître de la vieille herbe de l'année dernière.

## LES ÉTAGES

Dans ces conditions, comment les gens passent-ils l'hiver? Il y a d'abord ceux qui s'en vont. Des jeunes filles se placent l'hiver dans le Midi, à Grenoble ou à Bourg-d'Oisans. Habituellement, plusieurs hommes s'en vont ainsi dans l'Ardèche, le Gard, faire le métier de marchand de drap, de lainages, etc.

Cette année, ceux qui étaient descendus à Allevard, ayant été retenus par les tourmentes, il se trouve que presque tous les hommes étaient ici. Ils n'ont pas fait grand-chose. Ils ont « bricolé », arrangé des outils, fait des tables. Les femmes ont fabriqué des galoches pour leur famille. Tant qu'il n'y a pas eu trop de neige, ils faisaient la chasse au chamois; en janvier a commencé la chasse au renard.

Les jeux de plein air ont grand succès. Des batailles de boules de neige mettent en branle tout le village: jeunes, vieux, enfants y prennent part, ceux-ci grimpaient sur les toits. Parfois on joue à cache-cache; un vieux « compte » pendant que les autres vont se cacher dans le Vénéon. Le jour du mardi gras, un bonhomme de paille habillé est promené dans les ruelles du hameau. Le dimanche suivant, la fête continue. Ainsi les habitants des Étages sont de grands amis du mouvement et du bruit; ce sont des « monstres » dit-on dans les autres villages.

Les hommes des Étages ont leur place publique, sur laquelle ils passent beaucoup de temps ensemble: c'est le pont qui traverse le Vénéon, devant l'école. C'est le seul endroit plat du village, le seul où l'on puisse enlever la neige complètement et où l'on ait un peu d'espace, en comparaison des petites ruelles. Les hommes y sont presque continuellement, les jours de beau temps, en rond, ou couchés à plat ventre, ou les jambes pendantes au-dessus du torrent. Ils vont là « se soleiller » ou « écouter le soleil »: ils arrivent et s'en vont avec lui (de dix heures à treize heures en février). Ça s'est toujours fait aux Étages.

Le soir, la vie de société reprend dans une maison où on se réunit pour la veillée. Les hommes jouent aux cartes, les femmes filent. On raconte beaucoup d'histoires et de dictons, sur l'ancien temps, sur les autres villages, particulièrement sur Lanchâtra, hameau écarté, qui n'a pas de route, et qu'on considère comme « peu civilisé », bien qu'il y ait de jolies filles et des chardons bleus.

Voici qu'enfin, dans la première quinzaine de mai, la vie active, la vie laborieuse de l'été reprend. Déjà on mène le matin les moutons à la montagne et on va les chercher le soir. On va couper les avalanches et pratiquer un chemin de piétons. Bientôt on commence le tunnel sous la grosse, celle de Péméon, qui a vingt mètres. On charrie du fumier dans des corbeilles: déjà depuis six semaines on le menait à pied d'œuvre avec des luges. On commence à remonter la terre du bas en haut des champs, on travaille aux jardins de l'Endroit. On va chercher du foin à Saint-Christophe puisque les vaches affamées n'ont encore rien à brouter. Des hommes, pour s'occuper, vont planter des pommes de terre et semer de l'orge pour le compte des propriétaires du chef-lieu.

On va chercher le bois coupé en automne et que le mauvais temps a presque toujours empêché de traîner, au cœur de l'hiver, comme d'habitude.

Les femmes sortent maintenant. Elles travaillent à coudre toute la journée au soleil. Déjà deux jeunes filles de la Béarde et un jeune homme des Étages sont « remontés » des régions où ils ont passé l'hiver. Les autres, sachant que la saison est en retard, ne se pressent pas de revenir.

Dans six semaines se montreront les premiers touristes; dès lors tous les hommes seront prêts à abandonner tous leurs travaux pour ces fonctions de guides et de porteurs dont ils sont si fiers.

L'hiver n'est déjà plus qu'un souvenir.